1

MYSSOVAÏA – RÉPUBLIQUE AUTONOME DE YAKOUTIE SIBÉRIE – ÉTÉ 201…

– Pourquoi tu portes un nom de garçon ?

– Et pourquoi il y a cette vieille robe suspendue derrière toi ?

– Tu es où, sur la photo ?

Et pourquoi ci, et pourquoi ça, et patati, et patata…

Les enfants de Leonid, mon arrière-arrière-petit-fils, tourbillonnent autour de moi. Ils jacassent comme des pies, parlent russe et me fatiguent.

Quand il était petit, Leonid avait commencé à apprendre notre langue mais cet imbécile a tout oublié. Je dois cependant reconnaître qu'il ne m'a pas oubliée, moi, sa très, très vieille arrière-arrière-grand-mère.

Il revient me voir chaque été avec sa femme blonde, ses enfants bruyants et son énorme voiture.

Il paraît qu'il a réussi dans la vie. Réussi à quoi ? Je n'en sais rien. Pas à parler notre langue en tout cas.

Mais qui la parle encore ? Nous ne sommes plus qu'une poignée de vieux à la comprendre. Et moi, Amouksan, avec mon nom de garçon, je suis la plus vieille de tous ces vieux. Si terriblement vieille que j'ai déjà vécu deux fois plus longtemps que Père.

À vrai dire, je ne sais pas quand je suis née. Chez nous, personne ne se préoccupait de ces choses-là. La vie était dure, les hivers bien plus froids qu'aujourd'hui, et on mourait jeunes. Ce qui comptait, c'était de vivre.

Ce que je sais, c'est que j'avais une dizaine

d'années lorsque j'ai découvert le mammouth. C'était en 1901.

Faites le calcul…



2

Vous me prenez pour une vieille folle, n'est-ce pas ?

Et pourtant, c'est la pure vérité. Que ça vous plaise ou non, j'ai quelque chose comme 126 ou 127 ans. Peut-être un peu plus. Ou un peu moins. On ne va pas chipoter.

Leonid proclame à qui veut l'entendre que je suis la plus vieille femme du monde, la « doyenne de l'humanité » comme il dit. Un record dont je me passerais volontiers. Le pire, c'est qu'il a sans doute raison ! Il voudrait que ça se sache, que des journalistes viennent voir comment je vis, comment je vénère les esprits, comment je mange le foie cru des animaux et comment, à mon âge,

j'habite toujours sous une *yaranga**, même au cœur des hivers les plus froids. Mais il est prévenu : qu'un seul de ces abrutis pointe le nez chez moi, et je le descends à coups de carabine. Celle-là même que Pfitz m'a donnée le jour où nous nous sommes quittés.



Quand j'étais gamine, Ébé, ma grand-mère, disait que nous habitions au bord du monde. Plus loin, en remontant vers le nord, il ne restait que

* Tente faite de peaux tendues sur une ossature de bois, habitat traditionnel des peuples sibériens.